

S A X R O H M E R

LES CRÉATURES
DU DOCTEUR
FU MANCHU

Roman

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) et présenté
par Anne-Sylvie Homassel*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

The Devil Doctor
est paru pour la première fois en 1916
chez Methuen à Londres.

Titre original : *The Devil Doctor*
Copyright © The Society of Authors
and The Authors' League of America, 1916.
© Zulma, 2008, pour la traduction française.

ISBN :
978-2-84304-461-8

N° d'édition : 461
Dépôt légal : septembre 2008
Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions
n'hésitez pas à nous écrire
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

et à consulter notre site
www.zulma.fr



Fu Manchu – ou plutôt, le Dr Fu Manchu – a ceci de la comète qu’il revient à intervalles réguliers sur le sol français. Apparue une première fois dans les déléteres années 1930, sous les sombres couvertures du Masque, il a de nouveau hanté les librairies après mai 1968, paré cette fois des oripeaux bariolés de la contre-culture. Un peu moins de quarante ans plus tard, nouvelle et troisième visite. Gageons qu’elle ne sera pas la dernière... Les temps changent : nulle guerre mondiale en perspective, ni révolution des mœurs, mais un modèle mondial qui prend l’eau de toutes parts. Le Fu Manchu de 1931 était sinistre et karloffien, raccourci par une traduction au cimeterre. Celui de 1968-1978, qu’accompagnaient le regretté Francis Lacassin et des couvertures en vert et jaune vif, était, à l’instar de l’interprétation que donna Christopher Lee du personnage (cinq films entre 1965 et 1969), *légèrement décalé*.

À l’approche de ses cent ans, notre Fu Manchu, celui dont vous tenez entre les mains les sanglantes aventures, se présente sans incarnation contemporaine, bien qu’il soit question du tournage d’un film avec des acteurs chinois qui rendrait une manière de justice au ténébreux docteur. « Nous allons réinventer Fu Manchu : anti-héros il restera, dans un monde socialement plus conscient, ce qui convient mieux aux temps complexes et multipolaires qui sont les nôtres », proclame la maison de production. On attend ce « vrai Fu Manchu » avec une curiosité mâtinée de doute... Le docteur en a vu d’autres : durant son quasi-siècle d’existence, il a donné son nom à une

moustache qu'il n'a jamais portée, à un groupe de rock qu'il n'a sans doute jamais entendu, à un virus informatique et à quelques autres étrangetés. On lui attribue même la paternité du Dr No : c'est dire...

C'est en 1913 que l'ami Fu Manchu s'est imposé au monde par la grâce de son créateur, Sax Rohmer, flamboyant romancier né Arthur Henry Sarsfield Ward en 1883. Dans l'une des trois versions de la naissance du docteur, Rohmer, féru de mystère et d'occultisme, attribue à une soirée spirite l'idée originelle de Fu Manchu : les « esprits » avaient décidé que Rohmer serait un écrivain célèbre, et que cette gloire serait associée à un « Chinois ». Autre version, colorée par le succès (en 1934, Fu Manchu avait déjà rapporté à son auteur 150 000 livres sterling, assez vite dépensées sur les tables de jeu) : dans le brouillard de Limehouse, avant la première guerre mondiale, Rohmer croisa un « Chinois de haute taille... accompagné d'une jeune fille arabe, ou peut-être égyptienne... et tandis que la brume tirait un rideau sur cette scène, [il] conçut le personnage du Dr Fu Manchu »¹. L'histoire s'enrichit ultérieurement, et Rohmer, qui disait ne rien connaître de la Chine, retrouva dans le cœur de son passé de gratte-papier quelques anecdotes criminelles et singulières nées des bas-fonds de Londres et non de ceux de Hong Kong ou de Shanghai, histoire de donner quelque réalité à son ténébreux docteur.

Mais est-il bien chinois, ce Fu Manchu aux épaules pointues, aux yeux verts, au visage de pharaon ? Rohmer, nous rappelle le Pr Garland Cannon^{II} (un nom tout rohmérien pour cet universitaire texan), utilise nombre de mots et

I. C'est à la précieuse *Page of Fu Manchu* (www.njedge.net/~knapp/FuFrames.htm), animée par le Dr Knapp, que l'on doit ces références. Nous y renvoyons les curieux.

II. Voir « *Rohmer's Use of Oriental Words in His Fiction* », Garland Cannon, novembre 2005. Consultable à la bibliothèque en ligne de la Texas A&M University (<http://library.tamu.edu>).

d'interjections empruntés à l'arabe, au hindi, voire au turc, mais bien peu à la Chine. Et s'il produit de temps à autre des écrits « en chinois » du génie du crime, Rohmer ne se risque guère en terre linguistique chinoise. Fu Manchu est avant tout créature de la nuit, humain certes dans son apparence, mais partageant avec les chats, les oiseaux et les requins marteau une particularité anatomique qui fascine son créateur – une membrane nictitante, troisième paupière translucide qui permet à ses heureux possesseurs de protéger leurs yeux des lumières trop fortes. Quant à la fille du pasteur Eltham, ne l'a-t-elle pas pris, dans la tiède nuit de la campagne anglaise, pour un énorme chat ? Ce Fu Manchu est né du Londres hybride et chatoyant qui inspira *le Dynamiteur* de Stevenson, *le Grand Hôtel Babylone* d'Arnold Bennett, *le Nommé Jeudi* de G. K. Chesterton ou *les Trois Imposteurs* d'Arthur Machen. Londres ensorcelée, Bagdad sur Tamise (oh ! la Bagdad que chantaient les *Mille et Une Nuits* par la voix de Burton), ville cosmopolite où chaque passant pourrait réciter son quatrain de Khayyâm. Le curieux génie de Rohmer est d'extraire de cette brume un personnage qui doit autant à Moriarty (les aventures de Sherlock Holmes figurant sans nul doute au nombre de ses influences) qu'aux inquiétudes suscitées par la toute récente guerre des Boxers, ou aux annales criminelles du Chinatown londonien, sis à Limehouse. Inévitable mariage entre le « cruel oriental »¹ et le super criminel, que le xix^e siècle déjà avait maquillé des couleurs de l'Orient. Son incapacité à mourir en fait un cousin diabolique du Juif errant, alors qu'en Kâramanèh revit l'Haydée du comte de Monte-Cristo, esclave et princesse. Et ne possède-t-il pas cette force indéfinissable, ce *vril* emprunté à Edward Bulwer-Lytton, qui en faisait un attribut de sa mystérieuse race à venir dans le roman qui porte ce titre ?

1. Voir l'article que Régis Poulet a consacré à la question dans *le Supplice oriental dans la littérature et les arts* (Antonio Dominguez Leiva et Muriel Detrie, Éditions des Murmures, Neuilly-les-Dijon, 2005).

Treize ans avant la publication du *Mystérieux Docteur Fu Manchu* (*The Insidious Dr Fu Manchu*), première apparition de notre cher docteur, un écrivain du nom d'Ernest Smith – passé à la postérité sous celui plus romanesque d'Ernest Bramah – connu une certaine notoriété avec l'humble et sage Kai Lung, un conteur itinérant qui colporte dans une Chine joliment imaginaire des histoires fabuleuses au travers desquelles le lecteur de l'époque pouvait lire de souriantes satires du moment. Bramah avait mis au point une sorte d'anglais mandarin à peu près aussi chinois que Fu Manchu, son ouistiti et ses armées de dacoïts. Fu Manchu et Kai Lung sont les deux faces d'un même et superbe travestissement ; l'un glisse sur la vague douteuse du crime et du péril étranger (jaune en l'occurrence), l'autre sur celle, guère moins fantaisiste au fond, de la sagesse orientale. Faut-il pour autant condamner Fu Manchu au supplice de l'oubli – le seul vrai supplice littéraire qui soit – sous prétexte que, bien que faux Chinois (ou parce que faux Chinois?), il continue de colporter son fardeau d'envahisseur haineux et sadique ?

L'époque ne manquant guère de vrais tyrans, qu'il nous soit permis de ranimer celui-ci, beau comme une lanterne magique – une illustration d'Edmond Dulac ou de Sidney Sime douée de vie et de parole. Le léger zézaiement de Karloff nous va aussi bien que la basse profonde de Christopher Lee. Sax Rohmer s'est pris au jeu jusqu'à son dernier souffle, se laissant guider par l'impitoyable logique de son lucratif Fu Manchu, tour à tour agent conspirateur, dresseur de serpents, médecin, mycologue, polyglotte, tortionnaire, président, mari, père, empereur... Amis lecteurs, préparez-vous. Le Dr Fu Manchu fait mieux que chats et renards des légendes, car il a au moins treize vies.

A.-S. H.

CONVOCATION À MINUIT

« Il y a longtemps que Nayland Smith ne vous a pas donné de nouvelles ? »

La main sur le siphon, je dus réfléchir un moment.

« Cela fait bien deux mois, finis-je par répondre. Il n'aime pas beaucoup écrire, et je crois qu'il a d'autres préoccupations. »

« Comment donc – une histoire de femme, vous pensez ? »

« C'est possible. Il est si secret ! Il ne m'a pas mis dans la confidence. »

Je servis un whisky-soda à mon visiteur, le révérend J. D. Eltham, et poussai vers lui le pot à tabac. Les traits fins et intelligents de son visage ne disaient rien de sa vraie nature. Ses cheveux blonds et clairsemés, grisonnant aux tempes, étaient soyeux, bien peignés : l'archétype de l'homme d'église britannique. En Chine, cependant, on l'avait, non sans raison, surnommé « le missionnaire combattant » : ce petit homme à l'apparence paisible avait provoqué le soulèvement des Boxers !

« Savez-vous, dit-il avec une douceur toute cléricale, en fourrant une pincée de tabac dans sa pipe d'un geste énergique et franc, savez-vous que j'y pense encore... Oui, Petrie, je n'ai jamais cessé d'y penser... »

« Penser à quoi ? »

« À ce fichu Chinois ! Et depuis que j'ai entendu parler de cette cave sous la maison incendiée de Dulwich... j'y pense encore plus souvent. »

Il alluma sa pipe et fit un pas vers la cheminée pour y jeter l'allumette.

« Vous comprenez, poursuivit-il, en me jetant l'un de ses curieux regards pleins d'anxiété, on ne sait jamais – n'est-ce pas ? Si je pensais une seconde que le Dr Fu Manchu avait survécu – si j'avais des doutes sérieux sur le fait que cet incroyable esprit, ce merveilleux génie, Petrie... » Il eut une hésitation bien caractéristique « ... eh bien... ait pu vraiment périr, je considérerais comme étant de mon devoir... »

« Oui ? »

Les coudes sur la table, je lui adressai un vague sourire.

« Si ce génie diabolique est encore parmi nous, la paix du monde peut voler en éclats du jour au lendemain ! »

La mâchoire saillante, claquant des doigts pour souligner le sens de ses paroles, il s'enflammait à nouveau, retrouvait ces accents de juste colère que je lui connaissais si bien. Cœur plus complexe avait-il jamais battu sous le surplis d'un pasteur ?

« Peut-être est-il rentré en Chine, docteur ! » Le feu de la bataille brilla un bref instant dans ses yeux. « Si l'on vous disait qu'il est encore vivant, pourriez-vous rester les bras croisés ? Quand un malade vous ferait appeler tard le soir, y répondriez-vous sans craindre pour votre vie ? Allons, deux ans à peine ont passé depuis sa venue, depuis le temps où nous scrutions la moindre ombre, de

crainte d'y voir luire ses terribles yeux verts ! Et que sont-ils devenus, tous ses assassins – ses étrangleurs, ses dacoïts, ses poisons de l'enfer, ses insectes, ses je-ne-sais-quoi... toute cette armée de créatures immondes, où est-elle passée ? »

Il avala une gorgée de whisky.

« Vous... vous avez fait quelques recherches en Égypte avec Nayland Smith, n'est-ce pas ? »

Oh, ces hésitations ! Je hochai la tête.

« Dites-moi si je me trompe... mais j'ai cru comprendre que vous cherchiez la jeune fille... la jeune Kâramanèh. C'est bien son nom ? »

« Oui, répondis-je d'un ton sec. Mais nous n'avons retrouvé aucune trace. Aucune. »

« Vous... euh... vous vous intéressiez à elle ? »

« Oui, bien plus que je ne l'aurais pensé – jusqu'à ce que je comprenne que je l'avais... perdue. »

« Je n'ai jamais rencontré Kâramanèh, mais d'après ce que vous en dites, vous et d'autres, ce n'était pas une personne ordinaire... »

« Elle était extrêmement belle », dis-je ; je me levai, n'aimant guère le tour que la conversation avait pris.

Eltham me regardait avec une certaine compassion ; il avait entendu parler de nos vaines recherches en terre d'Égypte ; il savait à quel point m'étaient précieux les souvenirs de la fille aux yeux sombres qui avait charmé ma morne existence, et combien ignobles et haïssables ceux du diabolique et génial docteur qui avait été le maître de la belle enfant.

Eltham se mit à faire les cent pas sur le tapis, sa pipe grésillant furieusement ; son port de tête me fit un

instant penser à Nayland Smith. Et pourtant, qu'y avait-il de commun entre ce pasteur aux joues roses, à la physionomie faussement bonhomme, et l'agent spécial de Birmanie, au visage maigre et hâlé, au regard d'acier ? Mais il y avait dans son attitude une tension qui évoquait, dans la fumée du tabac, un lointain soir d'été... Dans cette même pièce, deux ans auparavant, Smith avait fait les cent pas et levé, sous mon regard ébahi, le rideau sur un drame frénétique dans lequel – et j'étais alors bien loin de m'en douter – le Sort m'avait donné un des premiers rôles.

Les pensées d'Eltham avaient-elles suivi le même chemin que les miennes ? J'en revenais toujours à la figure inoubliable du cruel Chinois. Et semblèrent à nouveau résonner dans mes oreilles les mots mêmes que Smith avait alors prononcés : « Imaginez-vous donc un individu long, maigre, félin, les épaules hautes ; donnez-lui le front de Shakespeare et le visage de Satan, un crâne soigneusement rasé et des yeux verts – verts comme ceux des chats. Mettez à sa disposition toute la cruauté d'un vaste peuple de l'Asie, concentrée en un esprit géant, toutes les ressources de la science du passé et du présent et peut-être bien toute la fortune d'un riche gouvernement – même si celui-ci nie complètement l'existence de cet individu. Cet être effroyable, le voyez-vous en esprit ? Eh bien, je vous présente le Dr Fu Manchu, le péril jaune incarné en un seul individu. »

Sans doute devais-je à la visite d'Eltham ces moroses reminiscences ; l'excentrique pasteur n'avait-il pas, lui aussi, joué un rôle dans le drame de Fu Manchu ?

« J'aimerais bien revoir Smith, dit soudain le pasteur.

Quel dommage qu'un homme de son calibre se soit enterré en Birmanie ! Ce pays, c'est la ruine du genre humain, si noble soit-il. Vous disiez qu'il n'était pas marié ? »

« Non, dis-je, laconique. Et je ne crois pas qu'il le sera jamais. »

« Ah, pourtant vous y faisiez allusion. »

« Je n'ai pas la moindre idée sur la question. Nayland Smith n'est pas un homme très bavard. »

« Très juste, très juste ! Et vous savez, docteur, je ne le suis pas davantage ; mais... (son embarras était croissant)... peut-être devrais-je... j'ai... euh, un correspondant en Chine intérieure qui... »

« Eh bien ? » Je le fixai avec un intérêt soudain.

« Eh bien, je ne veux pas éveiller de vains espoirs... ou occasionner... si je puis dire ... des craintes infondées mais, euh... Non, docteur ! »

Il avait rougi comme une jeune fille. « Je n'aurais jamais dû aborder ce sujet. Le jour où j'en saurai davantage, peut-être... En attendant, me pardonnez-vous ces sottes allusions ? »

Le téléphone sonna.

« Ah ! s'exclama Eltham. Pas de chance, docteur ! » Cette interruption tombait visiblement à pic. « Allons bon ! Mais il est une heure du matin ! »

Je décrochai le téléphone.

« Dr Petrie ? »

C'était une voix de femme.

« Oui, qui me demande ? »

« C'est que l'état de Mme Hewett s'est aggravé, docteur. Pouvez-vous venir immédiatement ? »

« Mais certainement », répondis-je, car Mme Hewett n'était pas seulement une patiente rémunératrice, c'était aussi une femme estimable. « J'arrive dans le quart d'heure. »

Je raccrochai.

« Une urgence ? » Eltham vidait sa pipe.

« Ça en a tout l'air. Vous feriez mieux d'aller vous coucher. »

« Non, j'aimerais mieux faire un bout de chemin avec vous, si ça ne vous gêne pas. Notre conversation n'est guère propice au sommeil. »

« D'accord ! »

À dire vrai, sa compagnie était la bienvenue ; quelques minutes plus tard nous traversions la place déserte.

Une sorte de brouillard flottait entre les arbres ; dans l'éclat de la lune, on eût dit qu'un voile drapait chacun des troncs. En silence, nous passâmes devant l'Étang du Mont et nous nous dirigeâmes vers le haut de la place.

Sans doute étaient-ce la présence d'Eltham, l'irritant souvenir de ses confidences incomplètes, mais mon esprit ne parvenait pas à se détacher de Fu Manchu et des atrocités dont il s'était rendu coupable pendant son séjour en Angleterre. Mon imagination travaillait si activement que je sentis à nouveau la menace qui avait longtemps pesé sur nous – la meurtrière nuée jaune ne flottait-elle pas à nouveau sur l'Angleterre ? Et je me surpris à souhaiter le retour de Nayland Smith. Je n'aurais su dire précisément ce à quoi le révérend pensait, mais j'en avais quelque idée, car lui aussi gardait le silence.

Au prix d'un effort violent, je finis par m'extraire de ces réflexions morbides : nous avons traversé la place et approchions du domicile de ma patiente.

« Je rentre, me dit Eltham. Vous ne devriez pas en avoir pour des heures, j'imagine. Ne vous inquiétez pas, je ne perdrai pas la porte de vue ! »

Rassuré, je montai les marches du perron.

Aucune des fenêtres de la maison n'était éclairée, ce qui ne laissa pas de m'intriguer : ma patiente occupait – c'était du moins le cas lors de ma dernière visite – une chambre au rez-de-chaussée, sur le devant de la maison. J'eus beau sonner et frapper à la porte, personne ne vint. Au bout de trois à quatre minutes, une soubrette aussi peu vêtue qu'éveillée ouvrit la porte et me considéra sous le clair de lune d'un œil hébété.

« Mme Hewett me demande ? » fis-je d'un ton sec.

La jeune fille prit un air encore plus stupide.

« Ben non, m'sieur ; elle dort à poings fermés. »

« Mais quelqu'un vient de téléphoner au cabinet », insistai-je non sans, je le crains, une certaine irritation.

« C'est pas chez nous, m'sieur. » La jeune fille écarquilla les yeux. « On n'a pas le téléphone, m'sieur. »

Je restai quelque temps sur le perron, aussi interdit qu'elle, puis redescendis les marches sans rien dire. De la grille, je balayai la rue du regard. Toutes les maisons étaient plongées dans les ténèbres. Quelle était la signification de cette mystérieuse convocation nocturne ? Peut-être avais-je mal entendu le nom de la patiente ? Non, je l'avais fait répéter par mon interlocutrice. Mais l'appel, c'était manifeste, ne venait pas de chez Mme Hewett. En d'autres temps, j'eusse pris la

chose comme le premier acte de quelque criminelle entreprise. Mais ce n'était sans doute, me dis-je cette nuit-là, qu'une mauvaise plaisanterie.

Eltham vint à ma rencontre d'un pas vif.

« Décidément, on ne peut plus se passer de vous, docteur. Une jeune fille est venue vous chercher juste après notre départ ; en apprenant que vous étiez sorti, elle vous a suivi. »

« Vraiment ? dis-je, quelque peu incrédule. Encore une urgence ? Je ne suis tout de même pas le seul docteur de Londres. »

« Elle a peut-être pensé que comme vous étiez déjà debout, vous gagneriez du temps. J'ai cru comprendre qu'elle n'habitait pas loin. »

Je lui jetai un regard ébahi. Était-ce là un nouveau tour du plaisantin inconnu ?

« Eltham, on vient tout juste de me jouer un mauvais tour. Ce coup de fil était une blague. »

« Cette fois-ci, ce n'est pas le cas, déclara Eltham avec conviction. La pauvre fille était dans tous ses états ; son patron s'est cassé la jambe ; il est incapable de se relever. C'est au 280 Rectory Grove. »

« Où est-elle passée, cette jeune fille ? » demandai-je d'un ton abrupt.

« Elle m'a transmis le message et est repartie en courant. »

« C'était une femme de chambre ? »

« Oui, j'imagine ; Française, à mon avis. Mais elle était si emmitouflée que je n'ai guère eu l'occasion de voir à quoi elle ressemblait. Je suis désolé d'apprendre qu'on s'est payé votre tête, Petrie. Mais, croyez-moi,

dans ce cas précis (son ton se fit grave), ce n'est pas une plaisanterie. La malheureuse était submergée par les sanglots. Elle m'aura pris pour vous, sans doute. »

« Oh ! dis-je, sombre et résigné. Eh bien, il faut que j'y aille. Une jambe cassée, dites-vous ? Et ma mallette chirurgicale qui est restée à la maison, avec mes attelles et tout le reste ! »

« Mon cher Petrie ! s'exclama Eltham avec son enthousiasme coutumier, allez-y directement, vous pourrez certainement faire quelque chose pour soulager les souffrances de ce malheureux. Pendant ce temps-là, je repars chez vous et vous apporte la sacoche au 280 Rectory Grove. »

« Eltham, merci infiniment ! »

« Petrie, pas plus que vous je ne puis rester sourd aux appels de l'humanité souffrante. »

Comment eussé-je pu lui refuser de me rendre ce service ? Son point de vue était incontestable, sa résolution inébranlable. Je lui indiquai donc où trouver ma sacoche et traversai la place illuminée par le clair de lune, tandis qu'il repartait dans la direction opposée.

J'avais franchi trois cents mètres à peine, le cerveau en ébullition, lorsqu'une idée me traversa l'esprit. La première convocation était fausse, et il fallait avoir l'âme bien noire pour faire ce genre de farce à une heure du matin. Mais la seconde... La conversation avec Eltham me revint à l'esprit, et par-dessus tout la jeune fille qui avait porté le message, la jeune fille qu'il avait décrit comme étant française, et dont le charme l'avait tant subjugué. D'autres choses me revinrent à l'esprit et mes doutes se firent certitudes : je venais de me rendre

compte (du reste, j'aurais dû y penser avant : le quartier m'était si familier !) qu'il n'y avait pas de numéro 280 dans Rectory Grove.

Je m'arrêtai, regardai autour de moi. Il n'y avait pas âme qui vive – pas même un policier. Sous les mares de lumière des lampadaires, le long des sentiers qui sillonnaient le petit parc, rien ne bougeait. Mais au plus profond de mon être, quelque chose frissonna – une voix, un cri d'alerte qui ne s'était pas fait entendre depuis longtemps.

Quelque chose se tramait. Mais quoi ?

Une brise caressait les feuilles des arbres, ponctuant le silence de murmures énigmatiques. Une vérité menaçante cherchait à se faire jour dans mon esprit. Inutile de me voiler la face : le retour du mystère et de ses tragédies était imminent. Je ne pouvais plus combattre l'étrange effroi qui s'était emparé de moi. Je rebroussai chemin et me mis à courir – vers chez moi, vers Eltham.

J'avais pensé pouvoir le rattraper, mais il avait disparu. Un tram de nuit passa sur l'avenue ; je vis que mes fenêtres étaient illuminées et qu'il y avait de la lumière dans l'entrée.

À peine avais-je enfoncé la clef dans la serrure que ma gouvernante ouvrit la porte.

« Un monsieur vient tout juste d'arriver, docteur. »

Je bondis dans l'escalier et grimpai les marches quatre à quatre, jusqu'à mon bureau.

Debout près de la table, se tenait un homme grand et maigre, le visage couleur de café, les yeux gris dardés sur moi. Mon cœur s'emballa – puis sembla s'arrêter.

Nayland Smith !

« Smith, m'écriai-je, Smith ! Cher vieil ami ! Par Dieu, comme je suis heureux de vous voir ! »

Il me serra la main à la broyer, me dévorant du regard ; mais son visage n'exprimait aucune joie. Depuis notre dernière rencontre, les traits s'étaient durcis, les tempes avaient grisonné.

« Où est passé Eltham ? » demandai-je.

Smith vacilla, comme si je l'avais frappé.

« Eltham ! chuchota-t-il – *Eltham* ! Eltham est à Londres ? »

« Je l'ai quitté il y a dix minutes à peine. »

Smith fit claquer son poing fermé dans sa paume ; ses yeux jetaient des éclairs terrifiants.

« Dieu du Ciel, Petrie, suis-je donc destiné à n'arriver que lorsqu'il est trop tard ? »

Mon effroi soudain prit corps. Je sentis mes jambes se dérober sous moi.

« Smith, vous ne voulez pas dire que... »

« Hélas, Petrie... » Sa voix semblait lointaine, si lointaine. « C'est pourtant vrai. Fu Manchu est à Londres, et Eltham, que Dieu l'ait en Sa sainte garde... Eltham est sa première victime. »

ELTHAM DISPARAÎT

Smith dévala l'escalier comme un possédé. Le cœur lourd d'un pressentiment tel que je n'en avais plus connu depuis deux ans, je le suivis. La paix et la beauté mêmes de la nuit ne firent qu'accroître mon agitation. Le ciel était baigné d'une lumière presque tropicale ; l'illuminait une nuée d'étoiles comme je n'en avais plus vue depuis mon départ d'Égypte, notre vaine quête arrivée à son terme. Le glorieux éclat de la lune éclipsait la lumière des lampadaires du square. La nuit était aussi calme qu'elle peut l'être à Londres. Seul le vrombissement étouffé d'un taxi ou d'une voiture troublait le silence.

Après avoir jeté un bref coup d'œil à droite et à gauche, Smith partit en courant à travers le square et je l'y suivis sans fermer la porte. Le sentier qu'Eltham avait parcouru conduisait à l'opposé de l'immeuble où j'habitais. On pouvait le suivre du regard ; blanc et désert, il longeait l'étang, continuait encore sur quelques centaines de mètres, puis se perdait dans un bosquet.

Je rattrapai Smith et nous courûmes côte à côte, tandis que, haletant, je lui racontais mon histoire.

« C'était un truc pour vous séparer, s'écria Smith. Ils avaient sans doute l'intention de s'introduire chez vous, mais comme il vous a accompagné, ils ont changé de stratégie... »

Dès que nous eûmes dépassé l'étang, mon compagnon ralentit sa course, puis finit par s'arrêter.

« Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? »

Je pris Smith par le bras, le tirai doucement vers la droite, et lui montrai la pelouse, blanche sous le clair de lune.

« Vous voyez cet amas de buissons de l'autre côté de la route ? Il y a un sentier qui part vers la gauche. J'ai pris ce chemin, et lui a pris l'autre. Nous nous sommes séparés là où ces chemins se croisent. »

Smith descendit vers le bord de l'étang et scruta la surface de l'eau.

Qu'y cherchait-il ? Je n'en avais pas la moindre idée. Quoi qu'il en soit, il ne trouva rien, et se retourna vers moi, la mine perplexe, tirant sur le lobe de son oreille gauche – un vieux tic qui me rappela les heures épouvantables que nous avions vécues ensemble.

« Allons, siffla-t-il, c'est sans doute dans les arbres. »

Le ton de sa voix me fit comprendre son extrême tension, ce qui ne fit qu'ajouter à mon inquiétude.

« Que cherchez-vous dans les arbres, Smith ? »

Il remonta sur le chemin.

« Dieu le sait, Petrie ; mais je crains... »

Derrière nous, sur l'avenue, un tram arriva brinquebalant, ramenant sans doute quelques travailleurs de nuit en leurs foyers. L'absurdité manifeste de cette vision m'apparut dans toute son horreur. Ils étaient bien loin de suspecter, ces ouvriers, ces employés fatigués, prisonniers du quotidien, qu'à un jet de pierre des fenêtres du tram, deux de leurs semblables erraient entre les bancs de bois, les grilles et de banals lampa-

daïres, à la frontière d'un pays d'épouvante !

Sous les arbres s'étendait un tapis d'ombre aux contours nets, comme sous les tropiques ; à dix mètres peut-être du premier de ces arbres, nous nous arrêtàmes – l'un comme l'autre sans chapeau, l'un comme l'autre tenaillé par la peur – et tendîmes l'oreille.

Le tram avait marqué l'arrêt au coin du square, et venait de repartir, avec un gémissèment qui se fit cri strident. Nous restâmes cois, en alerte, jusqu'à ce que le silence s'empare à nouveau de la nuit. Plus un bruit, pas même un bruit de pas. Nous continuâmes lentement notre chemin. Puis, à l'orée du bosquet, de nouveau nous fîmes halte.

Smith se retourna et me fourra son revolver dans la main. Un rayon de lumière blanche perça l'obscurité : mon compagnon avait allumé sa lampe-torche. Mais d'Eltham, aucune trace...

Il y avait eu dans l'après-midi une violente averse, juste avant le coucher du soleil, et bien que les pelouses fussent déjà sèches, le sous-bois était encore humide. Nous n'avions pas fait dix mètres sous les arbres que nous trouvâmes enfin des empreintes de pas – celles d'un homme qui avait couru, comme le montrait l'enfoncement des orteils.

Ces empreintes s'arrêtaient tout à coup ; d'autres, moins profondes, les rejoignaient – deux séries de traces, l'une venant de gauche et l'autre de droite. Puis venait une zone où les traces se mêlaient les unes aux autres, avant de repartir vers l'ouest ; enfin cette piste indistincte finissait par se perdre dans le sol dur de la pelouse, au-delà du bosquet.

Pendant une minute ou deux, nous courûmes d'arbre en arbre, de buisson en buisson, comme des chiens de chasse sur la piste du renard, tremblant à l'idée de ce que nous pourrions découvrir. Mais nous fîmes chou blanc, et dans la lueur du clair de lune, nous nous dévisageâmes en silence.

Nayland Smith recula soudain dans l'ombre et balaya lentement du regard toute l'étendue du square. Il s'arrêta sur un point où l'avenue bifurquait ; il plissa les yeux, concentré, puis bondit sur la pelouse.

« Vite, Petrie, ils sont là-bas ! »

Volant par-dessus les clôtures, il galopait sur la pelouse comme un fou. Le choc de la surprise dissipé, je lui emboîtai le pas, mais il avait plusieurs longueurs d'avance, et se dirigeait maintenant vers une série d'objets plus ou moins visibles dans la lumière des lampadaires de l'avenue.

Une clôture, un bout de pelouse, et notre course était toujours aussi soutenue ; nous n'étions plus qu'à vingt mètres de l'avenue lorsque le bruit d'un moteur qui démarrait brisa le silence. Nous eûmes à peine le temps d'atteindre le chemin suivant : les phares arrière de la voiture se perdaient déjà dans la nuit !

Smith, à bout de souffle, s'adossa à un arbre.

« Eltham est dans cette voiture ! haleta-t-il. Dieu du ciel ! Faut-il donc que nous restions ici, les bras croisés, tandis qu'ils l'emmènent vers... »

Un désespoir presque tragique s'était emparé de lui, et il frappa le tronc de son poing. Il y avait une station de taxi à une centaine de mètres, mais à quoi pouvait-elle nous servir – même en supposant qu'un taxi nous y

attende encore à cette heure ?

Soudain apparut, venant d'une direction opposée, le faisceau lumineux de la lanterne d'un autre véhicule – un véhicule qui venait vers nous, si bien que nous nous trouvâmes bientôt baignés dans la lumière de ses phares.

Smith bondit sur la chaussée et se jeta, étrange pantin aux bras levés, devant les roues de l'auto !

Les freins grincèrent brutalement. C'était une grosse limousine ; le conducteur dérapa en voulant éviter Smith, et manqua de m'écraser. Une fois le danger passé, la voiture s'arrêta net contre la clôture du square ; un homme en tenue de soirée nous demanda, avec force gesticulations, ce qui se passait. Smith, débraillé, sans chapeau, monta sur le marchepied.

« Mon nom est Nayland Smith, dit-il sans perdre une seconde. Agent du gouvernement en Birmanie. » Il sortit une lettre de la poche de son veston et la fourra dans les mains du conducteur ébahi. « Lisez. Vous voyez la signature ? Le Directeur de la police. »

L'homme obtempéra, sidéré.

« Vous voyez, poursuivit mon ami d'un ton sec. Cette signature me donne *carte blanche**. Monsieur, je souhaite prendre le commandement de votre véhicule. C'est une question de vie ou de mort. »

« Je vous en prie, dit l'homme en ouvrant la portière. Vous êtes le bienvenu. Mon chauffeur prendra vos ordres. Je finirai de rentrer en taxi. Je suis... »

* Les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte d'origine. (N.d.T.)

Mais Smith ne prit même pas le temps de se renseigner sur l'identité du propriétaire de la voiture.

« Vite ! s'écria-t-il, à l'attention du chauffeur stupéfait. Il y a une minute ou deux, vous avez dépassé une voiture – par là-bas. Vous pouvez la rattraper ? »

« Oui, monsieur, si je ne perds pas sa trace. »

Smith sauta dans la voiture et me tira dans l'habitacle.

« Alors ne la perdez pas ! Ne tenez pas compte des limitations de vitesse. Il n'y en a pas pour moi. Merci ! Bonsoir, monsieur ! »

Les pneus mordirent les gravillons ; la voiture fit demi-tour et la poursuite commença.

Dans un éclair je vis l'homme que nous venions de déposséder, seul sur le trottoir ; et à une vitesse de plus en plus vertigineuse, nous partîmes en trombe dans le sillage des ravisseurs d'Eltham.

Smith était trop excité pour soutenir une conversation ordinaire ; il ne cessait d'émettre des remarques brèves et décousues.

« Je file Fu Manchu depuis Hong Kong... Perdu sa trace à Suez. Il avait un paquebot d'avance. Eltham a échangé quelques lettres avec un mandarin de l'intérieur... Je le savais... j'ai filé droit chez vous. Mais je n'ai débarqué qu'aujourd'hui. Lui... Fu Manchu... On l'a envoyé à Londres pour mettre la main sur Eltham. Mon Dieu ! Et c'est ce qu'il a fait ! Il va l'interroger ! Ah, l'intérieur de la Chine, Petrie ! Un vrai bouillon de culture ! Il fallait qu'ils mettent fin aux fuites. C'est pour cela qu'*il* est revenu. »

La voiture s'immobilisa avec un soubresaut qui me

projeta hors de ma banquette, et le chauffeur bondit sur la route. Smith sortit, vif comme l'éclair ; le chauffeur, qui venait de croiser un policier en patrouille, revint en courant.

« Remontez, monsieur, s'écria-t-il, les yeux brillants de l'excitation de la poursuite. Ils roulent vers Battersea. »

Et la course reprit.

Le moteur de la limousine grondait dans les rues vides. Nous traversâmes des zones d'entrepôts, de lugubres terrains vagues ; bientôt nous roulâmes dans une étroite allée, où les grilles de quelques cours et d'insignifiantes bâtisses faisaient face à un long mur nu.

« La Tamise est sur la droite, dit Smith, scrutant l'allée. Comme d'habitude, sa tanière est à deux pas du fleuve. Chauffeur ! » Il s'était emparé du tube acoustique. « Laissez-nous par ici. »

La limousine s'arrêta le long d'une grille. Moi aussi, j'avais repéré notre proie – un véhicule long et bas, dont l'habitacle était plongé dans l'obscurité. L'auto tourna au carrefour suivant, à une centaine de mètres, sous la lumière verte d'un lampadaire.

Smith bondit sur le trottoir, et je le suivis.

« Ce doit être un cul-de-sac, dit-il en se retournant vers le chauffeur, dont le regard pétillait d'intelligence. Repartez vers le croisement précédent, et attendez-nous là ; faites-vous tout petit. Revenez dès que vous entendrez un sifflet de policier. »

L'homme eut l'air déçu mais obtempéra, résigné. Tandis qu'il faisait marche arrière, Smith me prit le bras.

« Il faut que nous arrivions à ce coin de rue, pour voir où est passée la voiture, le plus discrètement possible. »